croix de mission est dans le plus bel emplacement. Posé sur un gravier épais, l'édifice, que l'on aperçoit de très-loin, a 31 pieds de long sur 21 de large sans compter la petite chapelle, qui est de 10 pieds carrés. Je pense pouvoir y résider dès le mois de novembre prochain et j'ai la confiance que ce bâtiment pourra durer de longues années.

Il me reste maintenant à demander à Mgr FARAUD et à Votre Grandeur l'aumône de quelques images, chemins de croix, vases sacrés, tapis, etc., le tout pour la chapelle. D'ici je porterai des châssis que l'on m'a faits pour les fenêtres et pour lesquels M. Mac-Farlane m'a procuré des vitres.....

MANITOBA.

LETTRE DU R. P. TISSOT.

Archevêché de Saint-Boniface, le 1er décembre 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Je pense vous faire plaisir en vous envoyant quelques lignes sur les diverses phases qu'a eu à subir notre mission de la rivière Rouge depuis 1869. Jusque-là c'était un pays qui jouissait d'une rare tranquillité; séquestré et à l'abri de toute influence étrangère, le peuple coulait des jours heureux. La passion politique n'avait pas encore pénétré dans ces contrées, et beaucoup de gens ignoraient jusqu'à la signification de ce mot. Au souvenir de ces temps qui ne sont plus et que nous ne pouvons que regretter amèrement, nos anciens colons ne tarissent pas à énumérer les avantages précieux dont ils jouissaient; leur dernière et invariable réflexion est celle-ci : *Mais maintenant c'est fini.*

Le protestantisme a fait apparition ici peu de temps

après le catholicisme. Il faut lui rendre ce témoignage, il ne se montrait pas alors aussi hostile qu'aujourd'hui : quoique toujours serpent, il n'était pas prodigue de son venin. Les rapports de voisin à voisin se faisaient en bons termes sans dégénérer en fraternité dogmatique.

Cette position qui allait bien à tous les habitants, des ambitieux la ruinaient dans l'ombre. La traite des nègres étant regardée par les nations civilisées comme un commerce honteux, par respect sans doute pour l'humanité, nous étions loin de penser que la traite des blancs pût avoir lieu. C'est cependant ce qui est arrivé pour nous ici; la terre et ses habitants blancs ont été vendus au gouvernement du Canada par des commerçants qui n'étaient pas nos maîtres. Ceci arriva en 1869. Ce marché a eu l'avantage des faits accomplis contre lesquels toute réclamation est inutile. Le plus court est de paraître satisfait, parce que l'Etat a scellé le fait de son sceau et de son infaillibilité.

C'est à la suite de ce trafic qu'on donna à la petite colonie le titre de *province* et le personnel d'un gouvernement régulier. Un courant d'émigration se forma sans perdre de temps dans le haut Canada et ne tarda pas d'arriver jusqu'ici. L'appât du gain, l'espoir d'obtenir quelques places lucratives, d'exploiter les richesses du pays, vraies ou supposées, nous ont amené de suite un bon nombre de personnes de toutes conditions : les docteurs, les avocats, les notaires, les imprimeurs, les gazetiers et plusieurs autres notabilités sont venues offrir leur bonne volonté, leurs talents et, pourquoi ne pas le dire? leur incontestable pauvreté au service de la patrie. Les premières années ne nous ont presque fourni que des gens d'une croyance différente de la nôtre et qui étaient poussés par l'ambition, soutenus par un grand fanatisme et un zèle patriotique peu ordinaire. Une colonie canadienne française sous l'ombre du

drapeau britannique était chose redoutable : il fallait l'empêcher de progresser et, s'il était possible, la noyer dans les flots des nombreuses caravanes qu'on allait y envoyer. Si cette catastrophe ne s'est pas complétement réalisée, au moins l'a-t-elle été en grande partie. En peu de temps ils nous ont été supérieurs en nombre et comme dans ce siècle la supériorité du nombre est censée renfermer, même à Manitoba, l'élite de la race humaine avec la raison et la justice, nous avons été réputés, par le fait, la partie infime qui n'a plus droit à rien. Aussi des tentatives sérieuses ont été faites pour ne pas nous laisser des lots de terre trop grands, pour nous débarrasser du soin des écoles des enfants catholiques et même pour nous priver du privilége de parler notre langue française. Ici l'ennemi c'est le *papisme*, qu'ils ne peuvent souffrir. Ils peuvent tout supporter, fraterniser même avec toute espèce d'hommes, mais pas avec les partisans d'une telle religion.

Comme ils n'étaient pas en nombre pour prendre et cultiver toutes les terres, ils ont fait appel à des nations étrangères, ils se sont adressés aux Ménonites de la Crimée et aux Islandais, bien convaincus que leur religion ne leur déplairait pas. Les premiers sont arrivés à différentes époques toujours en grand nombre : maintenant ils doivent être au moins sept ou huit mille. Les derniers sont moins nombreux et l'hiver dernier la petite vérole les a bien décimés. Nos Anglais ont eu un coup d'œil intelligent dans leur choix et ils ne regrettent pas la peine qu'ils ont prise et les sacrifices en argent qu'ils ont faits pour transporter leurs recrues dans les lieux qui leur étaient destinés, ainsi que pour les empêcher de mourir de faim : en effet ces enfants spirituels de Henri VIII ont enfin de bon voisins qui ne mettront le trouble dans aucune de leurs consciences si faciles à s'alarmer, parce qu'il n'y a pas la moindre teinte de *papisme* chez les nou-

veaux venus. Ils ont aussi une bonne qualité que bien d'autres n'ont pas, ils ne se mêlent pas de politique et ne paraissent pas vouloir prendre d'assaut les places honorables et lucratives. Pareilles qualités ne sont pas chez les Canadiens français; ils se ressentent des infirmités de leurs aïeux, ont la tache du *papisme*, sont vifs, remuants, portés à la vivacité, pas mal ambitieux et éclipsent souvent les Saxons. Aussi ce n'est pas à eux que les colonisateurs ont fait appel, parce que, avant tout, il s'agit d'être maître et de l'être sans compétiteurs.

Ce tableau peu réjouissant se déroulait devant nous et ne nous laissait pas sans inquiétude. De nombreuses bandes de différentes dénominations arrivaient, d'autres succédaient ; pas de catholiques parmi cette foule, si ce n'est de loin en loin quelques égarés qui, presque tous, venaient ne sachant trop pour quel motif, à la manière d'éclaireurs, soupçonnant qu'ils étaient dans un pays peu ami. Plus la province se peuplait, plus nos forces diminuaient. Nous ne pouvions pas demander aux catholiques du Canada un trop-plein qu'ils n'ont pas. Leurs terres sont loin d'être toutes défrichées et occupées et il n'eût pas été charitable d'y faire un appel, qui raisonnablement ne pouvait être bien reçu. La province de Québec a besoin de tout son monde pour équilibrer celle de Toronto. Elle a bien compris notre position, qui était un peu la sienne : elle savait que si la petite province de Manitoba venait à s'anglifier elle la perdait comme auxiliaire. Ne pouvant se dépeupler pour venir à notre secours, à plusieurs reprises cependant ses bons journaux ont fortement conseillé à ceux des leurs qui les quittaient par centaines pour aller s'établir aux Etats-Unis, de venir de préférence dans notre province, où ils trouveraient les avantages spirituels aussi bien que les matériels. Mais la proximité des Etats-Unis et l'éloignement de notre province étaient un

obstacle : avec quelques piastres, ils pouvaient se rendre dans le premier pays, au lieu que, pour venir jusqu'à nous, il fallait débourser beaucoup d'argent; ensuite, dans le cas où la fortune ne se montrerait pas aussi souriante qu'ils l'espéraient, le retour dans leur ancien pays n'offrait pas de grandes difficultés.

L'isolement auquel nous nous voyions condamnés détermina quelques-uns des plus notables de Saint-Boniface à former un comité d'émigration. On fut d'accord qu'il fallait envoyer quelqu'un auprès des Canadiens français des Etats-Unis pour leur faire un appel, qui était autant à leur avantage qu'au nôtre. Le R. P. Lacombe fut choisi pour cette mission, qui ne manquait pas de difficultés. On ne pouvait faire un meilleur choix et bien que cette charge de confiance lui coûtât beaucoup, le Père se mit à l'œuvre aussitôt, il exécuta sa mission avec une bonne volonté qu'on ne pouvait apprécier qu'en connaissant la répugnance qu'il en pouvait éprouver.

La mission du Père a eu un succès tel, qu'il a presque dépassé nos désirs, au moins pour un moment, quoique nous soyons encore bien au-dessous du nombre qui nous est nécessaire; mais un trop grand nombre de personnes arrivant en même temps produisent un peu d'encombrement. Dans quelques années, lorsque tous les nouveaux venus se seront fait une position aisée, alors tous pourront se tirer d'affaire. Maintenant l'élan est donné, les nouveaux arrivés correspondent avec leurs parents et amis des Etats-Unis; ils leur font connaître le pays et ses avantages, et pour peu qu'ils se disent satisfaits de leur nouvelle position, ce sera plus que suffisant pour que beaucoup d'autres arrivent par la suite.

Arracher ces pauvres gens aux caprices des économistes, au danger des grèves, à l'impiété et à la débauche, nous a paru une mesure urgente et bien

méritoire. Notre digne Archevêque, pour sa part, fait tout ce qu'il peut pour aplanir les difficultés bien nombreuses et bien grandes qui pourraient les arrêter. Comment en serait-il autrement? Un bon nombre à leur arrivée n'ont plus d'argent, quelques-uns ont de quoi payer leur pension pour huit jours, d'autres pour quinze, les plus riches peuvent payer une terre. Les premiers comme les derniers viennent à Sa Grandeur comme au refuge des indigents; preuve évidente qu'ils n'ont pas fait fortune aux Etats-Unis; mais ce qu'il y a d'aussi certain, c'est qu'au spirituel ils ont fait des pertes déplorables. Pendant que la poussière cotonneuse fatiguait leurs poumons, une autre poussière bien plus pernicieuse affaiblissait leur foi, endurcissait leurs cœurs.

L'ignorance dans laquelle nous voyons la plupart de leurs enfants fait de la peine. Il y a une différence bien notable entre ceux qui nous viennent directement du Canada et ceux qui ont passé quelques années dans la libre Union.

Par ces acquisitions nous voyons nos occupations s'accroître : il faut faire connaissance avec eux, s'informer dans quelle paroisse ou localité ils désirent se fixer, où ils en sont pour leurs devoirs religieux, s'assurer si leurs enfants sont instruits, faire promettre aux parents de les envoyer à l'école, leur donner des conseils et même trouver des places pour quelques-uns afin qu'ils puissent gagner leur vie, faire en sorte que personne ne souffre trop de la faim, les visiter de temps en temps, etc. Les prêtres ne sont pas seuls à l'œuvre; les religieuses y sont pour une bonne part en nous secondant selon la mesure de leurs forces et de leurs moyens. Encore qu'elles soient à un rang secondaire, elles méritent bien le titre de Missionnaires à cause des sacrifices qu'elles s'imposent pour le salut des âmes et des succès qu'elles obtiennent. Sans

leur aide nos efforts ne seraient couronnés que d'un demi-succès.

L'instruction et l'éducation des jeunes personnes de leur sexe ne peuvent parfaitement réussir que par leurs soins intelligents. Leurs écoles sont des modèles de science et de vertu, et elles ne seront certainement pas surpassées dans ce pays. On peut l'affirmer bien haut, les écoles des Sœurs Grises, comme les écoles des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, sont pour les catholiques de cette province des bénédictions que le bon Dieu veut bien nous accorder. Ce sont des boulevards puissants que le protestantisme voit non sans peine, et avec lesquels il ne peut lutter.

Pendant qu'elles forment ainsi le cœur et l'esprit de leurs élèves, elles font aussi des visites de charité aux malades. Deux Sœurs sont exclusivement chargées de ce saint ministère. C'est leur occupation de s'enquérir de nos pauvres malades. Elles se rendent à leur chevet pour leur donner des soins, adoucir leurs souffrances, leur apprendre à souffrir chrétiennement et les préparer à la guérison de l'âme. C'est souvent par elles que nous connaissons les maisons où il y a des malades, et le temps opportun pour leur porter les secours de la religion. Elles ne bornent pas leur zèle aux visites domiciliaires, elles reçoivent encore un certain nombre d'infirmes dans leur petit hôpital, et il ne se ferme aux malheureux que lorsqu'il n'en peut plus contenir, ou que les moyens s'y refusent. Souvent elles sont dans la triste nécessité de s'adresser à la générosité des personnes charitables pour avoir de quoi les assister. Mais ce qui impressionne le plus, de toutes leurs œuvres de charité, c'est le grand nombre d'orphelines qu'elles arrachent à la misère et à ses tristes suites. Ce n'est pas sans de grandes difficultés qu'elles les élèvent, les habillent et les nourrissent;

n'ayant aucune ressource assurée, elles savent pourtant s'ingénier pour trouver les moyens de mener leur œuvre à bonne fin. Elles y parviennent à force de sacrifices, de travail, de courage et de patience. On ne peut qu'admirer lorsqu'en visitant ces jeunes enfants, si dignes de pitié, on les voit bien portantes, proprement et convenablement habillées, et si bien élevées.

C'est à la tenue des sacristies et des églises que l'on s'aperçoit du voisinage d'une communauté de religieuses.

Leur présence dans ce pays est une prédication continuelle pour les personnes de leur sexe, si faciles à accepter toutes les transformations ridicules de la mode, et à subir l'influence du mauvais exemple. Leur règle, leurs prières, leurs mortifications doivent certainement être connues au dehors et faire naître de sérieuses réflexions.

Sans avoir obtenu de diplôme de docteur en médecine, et ne sachant qu'incomplétement les mots techniques de l'art, elles ont la confiance et la pratique générale du clergé régulier et séculier. Chacun, en cas de maladie, est cependant laissé libre de manifester son désir de voir un homme de l'art, qui ne lui est pas refusé; mais le recours à ces messieurs est bien rare. Je ne dirai pas que les religieuses sont infatigables à soigner nos malades, au contraire elles se fatiguent beaucoup et prennent toute la peine possible pour leur procurer du soulagement et les rendre à la santé. Elles en ont soigné plus d'un, pendant plusieurs mois, avec un dévouement toujours égal.

Ce sont les religieuses qui confectionnent les vêtements de presque tout le clergé, qui ont soin du personnel de l'Archevêché, sans excepter les Missionnaires de passage. S'il s'agit de départ pour les missions, nous n'a-

vons qu'à avertir les religieuses, et au moment désigné tout est préparé, chapelle et autres objets. Au retour des expéditions apostoliques, les habits en lambeaux sont promptement remis dans un état convenable.

Je ne prétends pas faire un tableau complet du bien que les religieuses font à Saint-Boniface, à Winipig, à Saint-Vital, à Saint-Norbert, à Saint-François-Xavier, dans leurs trois missions de la Saskatchewan et dans les deux de la rivière Mackenzie : ce serait une tâche trop difficile.

Mon intention est simplement d'acquitter une dette de reconnaissance contractée par moi et par d'autres, mais surtout de dire les prodiges de charité des enfants de l'Eglise catholique. Elle se fait connaître à ses fruits; c'est dans son sein seulement que naissent de tels dévouements, dévouements vrais, désintéressés, qui n'ont pour motif que l'amour de Dieu et du prochain.

J'espère, mon très-révérend Père, que cette lettre vous arrivera assez à temps pour vous porter mes souhaits de bonne année et être un témoignage de respect et d'affection sincères de

Votre enfant dévoué,

TISSOT (J.), O. M. I.

CANADA.

LETTRE DU R. P. CHARPÉNEY AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Maison de Hull, le 27 octobre 1877.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Notre ministère de paroisse étant bien uniforme, ne vous attendez pas à trouver dans ce rapport des nouvelles d'un grand intérêt. Parmi nos œuvres, il y a aussi la mis-